

EMMA MARS

# La Belle de Venise

LA TRILOGIE VÉNITIENNE



Une fresque flamboyante  
au cœur de la sulfureuse  
Cité des Doges.

  
CHARLESTON  
POCHE

# EMMA MARS

## LA BELLE DE VENISE

Dans les ruelles chatoyantes et décadentes de la Venise de 1361, Chiara rêve à une autre vie.

À la mort de sa mère, victime de la peste, elle est recueillie par une communauté de prostituées alors qu'elle n'est qu'une petite fille.

Treize ans plus tard, elle vit elle aussi du commerce de ses charmes. Belle, brillante et déterminée, Chiara économise dans l'espoir de se construire un avenir plus radieux. Mais la découverte de l'identité de son père va bouleverser ses plans et lui offrir ce qu'elle n'aurait jamais imaginé : le pouvoir. Plus sulfureuse que jamais, la Cité des Doges devient le décor rêvé de sa quête d'amour et de liberté.

« Une fresque épique haute en couleur  
et en sentiments, qui nous plonge au cœur  
de la Venise du XIV<sup>e</sup> siècle. »

*Karen du blog Au boudoir écarlate*

**Emma Mars** est une auteure française, et elle a 30 ans. Ou 40. Peut-être même 50. Elle a l'âge qu'elle veut, et la vie qu'elle aime. C'est lors d'un voyage à Venise qu'elle a découvert la sulfureuse vocation du Castelletto. Fascinée par le destin des femmes qui y ont vécu, elle s'est plongée dans les recherches historiques, jusqu'à ce que la belle Venise, s'impose comme le décor de sa nouvelle saga. Sa première série, *Hôtel*, a été publiée dans 15 pays.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-130-6



9 782368 121306

8,50 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature générale

  
CHARLESTON  
POCHE

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)





# LA BELLE DE VENISE

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon  
75015 Paris – France  
[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-130-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (@ Lilly Charleston) !

Emma Mars

LA BELLE  
DE VENISE

La Trilogie vénitienne

*Roman*

  
CHARLESTON  
POCHE



## NOTE DE L'AUTEURE

Premier bordel public administré de manière directe par un gouvernement, **le Castelletto a réellement existé**, à Venise, dans le quartier du Rialto et plus spécifiquement dans la paroisse de San Matteo (aujourd'hui disparue), durant un siècle environ, de 1360 jusqu'au début des années 1460.

Ce roman est le récit de sa création houleuse sous l'égide du doge de Venise, Giovanni Dolfin, avec la complicité de l'Église et de ses représentants. Mais il relate surtout les conséquences de cette initiative contestée sur certains de leurs administrés, à commencer par les premières concernées, les prostituées de la Sérénissime, dont la beauté et la science de l'amour étaient alors réputées dans toute la chrétienté...



## PROLOGUE

*Venise, décembre 1348*

**L**a nuit s'était abattue en plein jour, peu après les coups de cloche au campanile de Saint-Marc qui punctuaient le zénith au soleil. Dès la fin de la matinée, celui-ci avait disparu derrière la brume qui enveloppait désormais toute la lagune. Les silhouettes noires qui s'aventuraient encore à l'extérieur se résumaient à des ombres, tels des poissons qui auraient percé la surface bistre du Canal pour repartir aussitôt dans ses profondeurs. Impénétrables.

— Laissez passer !

Les deux hommes qui portaient la dépouille emmaillotée d'un drap sale n'eurent qu'à murmurer leur ordre. Le rideau de curieux qui s'étaient agglutinés devant la masure misérable s'effaça de lui-même. Chacun put alors apprécier la tenue des portefaix qui sortaient leur fardeau dans l'étroite

ruelle, le corps ceint d'un mantel long et couvrant, le visage masqué d'un linge trempé de vinaigre, les mains gantées.

Le dégoût qu'on lisait dans leurs yeux épuisés – combien de cadavres avaient-ils déjà charriés depuis le lever ? – semblait plus inspiré par l'infamie du quartier que par la pestilence des lieux. Le mal était partout. Il frappait ici comme au palais ducal. Il ne distinguait ni les classes ni les âges ni les sexes. Des morts, ils en trimbalaien à longueur de journée, et souvent plus mal en point que celui-ci. Mais que dire de ces femmes... ! Car, ils le voyaient à présent, il n'y avait là que des femmes.

Certaines avaient tout juste pris le temps de passer un châle sur leur poitrine ; d'autres l'exhibaient encore, habituées qu'elles étaient à faire de leur corps un étal. Transgressant sans vergogne les règles en vigueur, toutes s'autorisaient des couleurs et des matières qu'on leur interdisait pourtant, soieries rouges ou blanches qui tranchaient sur leurs peaux brunes ou laiteuses. Si leur office ne faisait pas de doute, la qualité si diverse de la « marchandise », de la splendeur au laideron, aurait eu de quoi surprendre un néophyte. C'était ainsi : au Rialto, il y en avait vraiment pour toutes les bourses et tous les goûts, l'offre précédant toujours la demande.

Un vieillard vêtu d'une houppelande de bonne facture et lesté d'une sacoche de cuir émergea à son tour de la bicoque, haute de deux étages penchés et branlants. Ses chausses s'enfoncèrent dans la terre battue ; aux yeux du Grand Conseil, et

contrairement aux quartiers plus cossus, la paroisse de San Matteo ne valait pas qu'on pavât ses rues. Face à la horde de jupons débraillés qui absorbait déjà le cortège pestiféré, il marqua un arrêt, puis brandit un minuscule cadre, à peine plus gros qu'un médaillon, dans lequel on devinait le dessin d'une jeune beauté brune.

Il paraissait surpris qu'une patiente de si modeste extraction eût possédé un bien d'une telle valeur.

— À qui dois-je donner cela ? Visiblement, c'est tout ce que la pauvre possédait...

Il n'y avait guère que les patriciens des grandes maisons, ceux des Cà opulentes dont les palais longeaient le Canal, pour détenir pareil trésor : un portrait d'eux-mêmes.

Les femmes réunies se dévisagèrent un instant et soudain l'une d'entre elles s'avança vers lui, une gamine pendue à sa main. Elle dominait le médecin d'une bonne demi-tête, et impressionnait plus encore par sa corpulence assumée, toute en hanches et en bourrelets harmonieux. Au côté gauche, son large visage portait deux zébrures presque parallèles, qui lardaient sa peau comme des coutures maladroites.

— À moi, affirma-t-elle d'une voix grave.

— Et vous êtes... ?

— La mère de son enfant.

La réponse déconcerta le vieil homme, mais la gamine aux longs cheveux bruns et aux yeux verts ne broncha pas à l'énoncé de cet étrange statut. Elle resserra au contraire sa petite main sur l'énorme pogne de sa protectrice.

— On est *toutes* sa maman, appuya la balafrée.

Les autres approuvèrent d'un brouhaha léger, traversé de quelques toux suspectes.

— Bien..., dit-il en tendant l'objet du bout des doigts. Dans ce cas, j'imagine que vous le lui remettrez plus tard.

— Évidemment.

Pour qui la prenait-il ?

Le relent soufré des fumigations qu'on pratiquait alentour, au domicile des défunts du jour ou de la veille, souleva le cœur du praticien, qui d'instinct se couvrit le nez de sa paume.

Devant la détermination de la femme – elle lui semblait d'un âge déjà avancé pour son odieux commerce –, il n'insista pas et se fraya un chemin à travers les autres pécheresses, jusqu'à rejoindre ses deux assistants. Aux premiers temps de l'épidémie, le Conseil des Dix avait préconisé de ne pas transporter les corps hors du lieu de leur agonie, afin d'éviter la propagation des miasmes. Mais la putréfaction sur place des chairs suppliciées par la maladie semblait en définitive une disposition plus délétère encore, attirant les rats propagateurs du mal, et jetant les habitants à bas de leurs maisons rendues infréquentables.

Depuis quelques semaines, les médecins dépêchés auprès des mourants avaient donc pour charge de déplacer les cadavres jusque sur certains îlots déserts de la lagune, où ils étaient brûlés. Quant aux hommes dévolus au transport et à l'incinération, on les recrutait pour l'essentiel parmi des soldats démobilisés, des ouvriers de l'Arsenal désormais sans tâches, parfois même des esclaves affranchis pour qui tout emploi, même le plus dangereux et le plus répugnant, était bon à prendre.

Était-ce la fatigue, la nausée, ou tout simplement l'inexpérience ? Les deux porteurs lâchèrent une première fois le corps, en plein centre du *campo* Beccarie, à deux pas des stands où la viande sanglante paraissait plus vivante que leur encombrant paquet.

Parvenus à la berge du Grand canal, au niveau d'un tronçon où la *fondamenta* de bois laissait progressivement place à la pierre, plus résistante à l'érosion des flots, ils balancèrent leur charge au fond d'une simple barque à fond plat, comme on se déleste d'une vulgaire carcasse. Un frisson indigné parcourut l'assemblée. L'écho en parvint jusqu'au pont du Rialto, où quelques têtes curieuses se tournèrent dans leur direction. La scène était devenue banale, et pourtant, dans ce quartier des marchés et des boutiques, elle saisissait à chaque fois tous ceux qui redoutaient autant pour leur commerce que pour leur vie.

— Personne ne souhaite l'accompagner, je suppose ? lança le médecin aux femmes.

Aucune ne répondit. La plupart se contentèrent de se signer, les yeux mi-clos, abîmées dans leurs prières silencieuses. Déjà, le *sandalo* s'éloignait à longs coups de rames, avalé par le brouillard aussi dense et épais qu'un unique nuage. Les trois occupants s'effilaient comme des arbres morts. Bientôt, on ne les devinerait plus. Venise les aurait mangés.

Personne ne la vit s'élancer. Petit projectile de douleur contenue, soudain libérée.

Et quand la balafrée et ses consœurs réagirent enfin, la fillette atteignait déjà l'ultime margelle, hurlant à pleins poumons :

— Maman ! Maman !

Elle se jeta d'un bond dans le bouillon d'eau brunâtre, battant l'onde de ses mouvements désordonnés, presque aussitôt aspirée par d'étranges tourbillons. En moins de temps qu'il n'en fallut aux femmes pour gagner à leur tour la berge, elle avait disparu. C'est tout juste si une mèche surnageait encore.

— Chiara ! hurla sa mère de substitution. Chiara !

Une catin un peu plus jeune et athlétique que les autres sauta sans se dévêtir, sa robe dessinant dans l'eau une corolle presque risible. Elle plongeait la tête dans la fange liquide, encore et encore, hélas à chaque fois en vain. Les regards incrédules fouillaient eux aussi les eaux opaques. Ce n'était pas possible, soufflait-on d'une oreille à l'autre : la fille n'allait pas mourir le même jour que sa mère ! Même en temps de peste, on ne pouvait s'y résoudre. Aucun péché ne méritait pareil châtement.

Mais à ce spectacle s'en ajouta subitement un autre, qui attira d'un coup tous les regards : suivant le courant, dépassant bientôt la sauveteuse impuissante, plusieurs corps gonflés et boursoufflés flottaient sur le Canal, esquifs improbables qui médusèrent l'assistance. Dieu sait quel quartier en amont, sans doute plus atteint que le leur, n'avait eu d'autre ressource que le cours d'eau pour évacuer sa livraison de charognes. Nues, elles filaient déjà vers l'est, vers Saint-Marc, polluant ces eaux où le

matin certains habitants démunis pêchaient encore. Même à cette distance, on devinait les bubons noirs qui poinçonnaient les chairs putrides au cou, aux aisselles et à l'aine.

Sur le quai, les regards horrifiés se renvoyaient tous les mêmes questions muettes. Que pesait le sort d'une enfant de prostituée, au regard du désastre ambiant ? Qui se risquerait encore à la chercher parmi la mort qui dérivait et envahissait toute la ville ?

Quand une forme s'élança sans prévenir.



*Treize ans plus tard... 29 janvier 1361*

Venise n'était pas une ville, Venise était une lumière. Mille lumières.  
L'embrassement des couleurs du levant qui peignait le pont du Rialto, au-delà du *campo* Beccarie et des étals écarlates des bouchers.

Un reflet sur l'eau calme du *rio* qui jouxtait sa maison et jouait par ricochet sur la surface trouble de sa fenêtre.

Un brasero qui rougeoyait encore des braises de la nuit, et auquel trois filles à moitié dévêtues se réchauffaient en chantonnant des airs profanes de leurs pays d'origine.

Un rayon qui filtrait enfin par ses persiennes et venait se perdre dans la masse dorée de ses cheveux, blondis par les soins et les heures passées sur les *altana* voisines, ces terrasses de bois accrochées au faite des maisons.

Bientôt, le trait lumineux caressa son visage et darda sur ses paupières qui se mirent à papillonner. Elle étira son corps nu, encore engourdi des exploits de la veille. Reposée. Souriante. Malgré sa condition, malgré cette ruelle et cette chambre misérables, malgré cet homme bedonnant qui ronflait à ses côtés, elle le savait depuis toujours : Venise n'était pas une ville comparable aux autres, Venise était un festival de lumières, et dans cette fête continue ses semblables et elle jouaient le rôle des papillons colorés, plaisants pour certains, écoeurants pour d'autres, dans tous les cas éphémères. Tôt ou tard, que ce fût sous les coups d'un amant ou d'une maladie, les papillons y étaient condamnés. C'est pour cette raison qu'elle voulait quitter cette débauche de lueurs. Regagner l'ombre, certes, mais aussi s'offrir une vie au-delà du jour présent.

Enfilant une chemise sur sa poitrine, haute et replète, elle considéra la masse informe qui occupait les trois quarts de son grabat. Difficile de lui donner un âge, tant il était laid et gras. Mais il devait bien compter le double du sien. Lucia Nigra, sa matrone, avait beau interdire aux filles de ramener les clients chez elles, la pluie d'amendes qui s'était abattue ces derniers temps sur les quelques auberges prenant le risque de les accueillir, y compris les fidèles *osterie* de la Citrouille ou de la Serpe, avait fini par les en chasser. Si on les tolérait encore au Rialto, on ne voulait plus d'elles nulle part avec un toit et une porte. Et comme il était hors de question de se vautrer chez ces messieurs, dans la couche de leurs légitimes épouses, ne restaient pour seuls havres que

ces pauvres chambrettes louées à prix d'or à leur maquerelle.

— Chiara !

La porte s'était ouverte d'un coup sur une furie rousse, la peau aussi blanche que celle de la belle alanguie était hâlée. La jeune femme était à bout de souffle, les joues rougies par sa course.

— Oh ! pardon..., s'écria l'intruse. C'est qui, lui, c'est ton Mosca ?

Elle désigna le ronfleur qui manifestait les signes d'un éveil proche.

— Ah non ! Gina, Mosca est quand même beaucoup moins vilain que ça.

— Hum, tu n'as pas tort.

— Parce que tu regardes autre chose que leurs fesses, toi, maintenant ?

— Eh bien... non ! Fais donc voir un peu les siennes...

Leurs rires éclatèrent de concert, imprimant à la rumeur qui montait peu à peu de la rue une note légère.

— Si vous croyez que c'est en vous payant ma tête que vous allez m'extorquer quelques livres de plus...

L'homme s'était redressé et observait les deux effrontées d'un œil où le mépris le disputait à la convoitise. Chiara, Gina... Tous les hommes qui fréquentaient le quartier se passaient le mot depuis déjà des mois ; il n'y avait pas plus fraîches et désirables que ces deux-là, et en dépit de leurs refus répétés, plus d'un persistait à leur proposer quelque réjouissance triangulaire. Mais couche-t-on avec celle qu'on appelle sa sœur, même pour le double de la somme ?

Saisissant son oreiller, Chiara se mit à battre la grosse trogne rubiconde de son client, sans la moindre considération pour son rang ou ses habits filés d'or qui jonchaient les tommettes.

— Mais c'est qu'il devient intenable, ce cochon-là ! Allez, ouste ! Du balai !

Il grogna un mécontentement presque amusé, enfila à la hâte sa chemise brodée, ses braies soyeuses et sa soubreveste à galons, et s'éclipsa sans demander son reste, leur adressant à chacune un clin d'œil qui valait pour un au revoir. Ce gentil porc reviendrait, elle en était certaine, et tant qu'elle poursuivrait sa pratique à Venise, elle préférait encore recevoir ce genre d'hommes, pleins d'attentions et de dévotion, émerveillés de s'offrir ses charmes pour quelques livres, plutôt que les jeunes bellâtres prétentieux et malintentionnés que sa matrone persistait à lui envoyer.

Gina recouvra brusquement son sérieux.

— Lucia nous veut toutes au *campo* de San Giacomo. Lavées *et* habillées.

— Si tôt ?

— Pas pour la clientèle. Pour accueillir la *scuola* qui organise la fête des Marie.

Chaque année, deux paroisses différentes, généralement voisines, se voyaient confier l'organisation de la plus importante festivité de tout l'hiver, la procession des Douze Marie. Certaines voix du Grand Conseil eurent beau se scandaliser qu'on accordât un tel privilège à ce véritable bastion de la prostitution – la célébration de la Vierge au royaume des traînées, on aura tout vu ! – le tour de San Matteo et de San Giacomo était enfin venu. Pour les filles publiques et leurs souteneurs, cela constituait autant un honneur

qu'une occasion de harponner les innombrables visiteurs qui ne manqueraient pas de se presser dans les parages. Bien sûr, elles seraient les plus empressées à suivre les deux processions qui conduiraient les douze statues de Marie jusqu'à San Pietro di Castello, à l'autre bout de la ville, puis retour. Elles prieraient avec une assiduité accrue pour le salut de leurs âmes, et celle de leurs clients, implorant pour tous une juste rédemption. Mais dès leurs Ave Maria proférés avec toute la sincérité requise, elles se rueraient sur ces messieurs, tâteraient la solvabilité de leur bourse et du reste, et les entraîneraient sur la paille ou sous le portique les plus proches, leur susurrant à l'oreille la promesse d'un paradis que ni leur épouse ni la Vierge ne sauraient leur offrir.

Ainsi allait Venise, et au-delà le monde : le lit conjugal perpétuait les lignées ; mais il n'y avait que dans leurs bras à elles qu'un homme pouvait connaître les délices véritables de l'amour.

— On doit y être dans combien de temps ? s'enquit Chiara.

— Depuis au moins une heure..., lâcha la rousse avec une moue affligée.

Son amie blonde ne parut pas s'émouvoir de cette annonce, et choisit ses habits avec soin. Elle passa chaque pièce, culotte, robe et hennin, avec une application presque maniaque, mettant à chaque geste l'impatience de son amie un peu plus au supplice. Lassée, et sans doute aussi par crainte des réprimandes, Gina finit par l'abandonner à ses interminables préparatifs.

Lorsqu'elle déboula dans la *calle* de l'ange, cette ruelle étroite et crasseuse qui lui servait depuis

toujours de domicile, un timbre cassant sécha aussitôt Chiara sur place.

— Eh bien, eh bien ! Voyez-vous ça ! *Dona Chiara* daigne enfin quitter son palais.

L'ironie ne sonnait pas comme un jeu, et le regard glaçant qui se posait sur elle n'était pas celui d'une complice. Habillée de noir de la tête aux pieds, Lucia Nigra semblait un peu plus maigre à chaque apparition. Son visage n'était plus qu'un trait, aussi tranchant qu'une lame. C'est sa méchanceté et son avidité qui la rongent, prétendaient certaines des filles qu'elle gérait.

— Bonjour, Lucia, je suis..., bredouilla Chiara.

— Tu es très en retard, oui.

— Je suis désolée. Mais mon visiteur s'est endormi, et je n'ai pas eu le cœur de le mettre à la porte.

— Tu sais pourtant que tu n'as pas le droit de les garder chez toi durant la nuit ?

— Oui, bien sûr..., plaida-t-elle avec un peu plus d'aplomb. J'ai sans doute appliqué notre consigne trop à la lettre.

Le rituel voulait en effet qu'au début de leur rendez-vous, les catins vénitiennes profèrent cette phrase, signe de leur bonne disposition commerciale à l'égard du client : « Vous serez servi, je suis à vos ordres. »

— *Trop à la lettre ?* grinça Lucia. Tu te donnes bien du mérite.

— Ce n'est pas ce que...

— File plutôt te laver. Ce n'est pas parce que vos âmes sont sales à faire peur qu'il faut vénérer la Vierge comme des souillons !

Rien ne se discutait jamais, avec Lucia. Elle menait son cheptel de filles comme une armée de plaisir lancée à l'assaut de la cité, constamment disposée à maltraiter ses soldats récalcitrants ou trop peu combattifs, voire à sacrifier pour de bon ceux qui ne lui convenaient pas, ou ne lui rapportaient pas assez. Mais le plus déroutant, chez elle, c'était la manière dont elle occultait son propre passé de gagneuse, rejetant la faute morale sur les pécheuses qu'elle dressait désormais à la baguette, présentant son ministère lucratif comme un sacrifice. Puisqu'il fallait une bergère pour conduire ces brebis égarées, elle s'était dévouée, voilà tout, répétait-elle à l'envi. Sainte Lucia !

Personne n'était dupe, bien sûr, et de fait chacun la craignait.

\*

Le soleil qui envahissait le *campo* Beccarie était somptueux, paré d'une infinité de nuances. Mêlé aux appels tonitruants des marchands, il calmait sa colère et réjouissait son esprit. Peu importait à Chiara les Lucia Nigra, les Anna de Verona, ou toutes ces autres matrones plus cupides et cruelles les unes que les autres. Sous peu, elle les oublierait, comme elle oublierait le jour maudit qui avait vu le corps sans vie de sa mère traverser cette place. Bientôt, elle quitterait Venise, elle laverait ses blessures dans d'autres eaux que cette lagune saumâtre. Elle foulerait enfin la terre de ses origines, où une existence nouvelle l'attendait, elle en était sûre.

Arrivée au puits le plus proche, elle se pencha et trempa son visage à grands jets. Au diable le rationnement d'eau douce. De toute manière, qui irait lui réclamer une amende, là où elle s'enfuirait ? Qui serait assez fou pour la poursuivre jusqu'en Aragon ?

Elle achevait ses ablutions quand le claquement d'une troupe à cheval s'éleva à l'est et gagna progressivement toute la place et les rues environnantes.

Le cataclop des sabots s'amplifiait, à présent, accompagné de cris et de vivats à chaque seconde plus nourris. Chiara courut dans leur direction, là où ses consœurs s'étaient soi-disant rassemblées, vers San Giacomo et son vaste parvis. Mais à mesure qu'elle remontait la rue des Orfèvres, évitant les charrettes et les grappes de badauds et d'étrangers, il lui sembla que les bruits enjoués s'estompaient, remplacés par les échos d'un vent de panique.

Des hurlements.

Une cavalcade.

Avant même de poser le premier pied sur le *campo*, elle croisa plusieurs des autres filles de Lucia qui refluait en sens inverse, affolées.

— Sophia ! Sophia !

— Ne reste pas ici.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ne va pas à San Giacomo, c'est tout !

— Pourquoi ? Il n'y a pas la *scuola* ? C'est pas la procession ?

Sa camarade poursuivit sa fuite sans lui répondre. Un détail frappa alors Chiara : seules les prostituées s'égaillaient comme des moineaux. Les autres habitants de la paroisse, de même que les visiteurs,

considéraient la scène avec un mélange d'étonnement et de flegme, visiblement sûrs de leur bon droit.

Elle atteignit l'esplanade au moment où une violente rafale de bora, ce vent froid du nord-est que détestent les Vénitiens, la balayait de part en part. Le souffle glacé brouilla un instant sa vue. Quand elle ouvrit à nouveau les yeux, le premier visage de cavalier qu'elle aperçut lui était familier. « Mosca ! » susurra-t-elle pour elle-même. Elle se retint pourtant de le héler ou d'agiter la main à son intention.

Juché sur le cheval de tête, l'homme portait beau dans sa simarre d'apparat, tissée de soie et cousue d'or. Son physique était déjà celui d'un vieil homme, mais ses traits ronds exprimaient sa bonhomie, aussi vrai que l'épée à son flanc disait toute l'importance de son rang.

La troupe qui le suivait de près était bien moins avenante que le joyeux défilé annoncé. À la place des processionnaires prévus, grands ordonnateurs des fêtes mariales de l'année et qu'auraient dû accompagner jongleurs et musiciens, une colonne de gardes montés progressait d'un pas martial.

Une main se posa soudainement sur l'épaule de la jeune femme. Passé le sursaut initial, elle reconnut celle qui avait surgi dans son dos et caressa en retour la joue zébrée qui touchait presque la sienne. C'était plus qu'une habitude ; depuis toujours, un geste rassurant. Le relief des cicatrices sur la peau tannée provoquait en elle un inexplicable réconfort.